

COMBAT ROCK



BOB GRUEN

Pour que le temps ne fasse pas subir au Clash les outrages coutumiers, il fallait, à l'usage des jeunes générations, remettre les pendules à l'heure de la révolte et du rock'n'roll. C'était juste avant que le marketing ne commence ses campagnes sanguinaires, c'était l'ère du Clash.



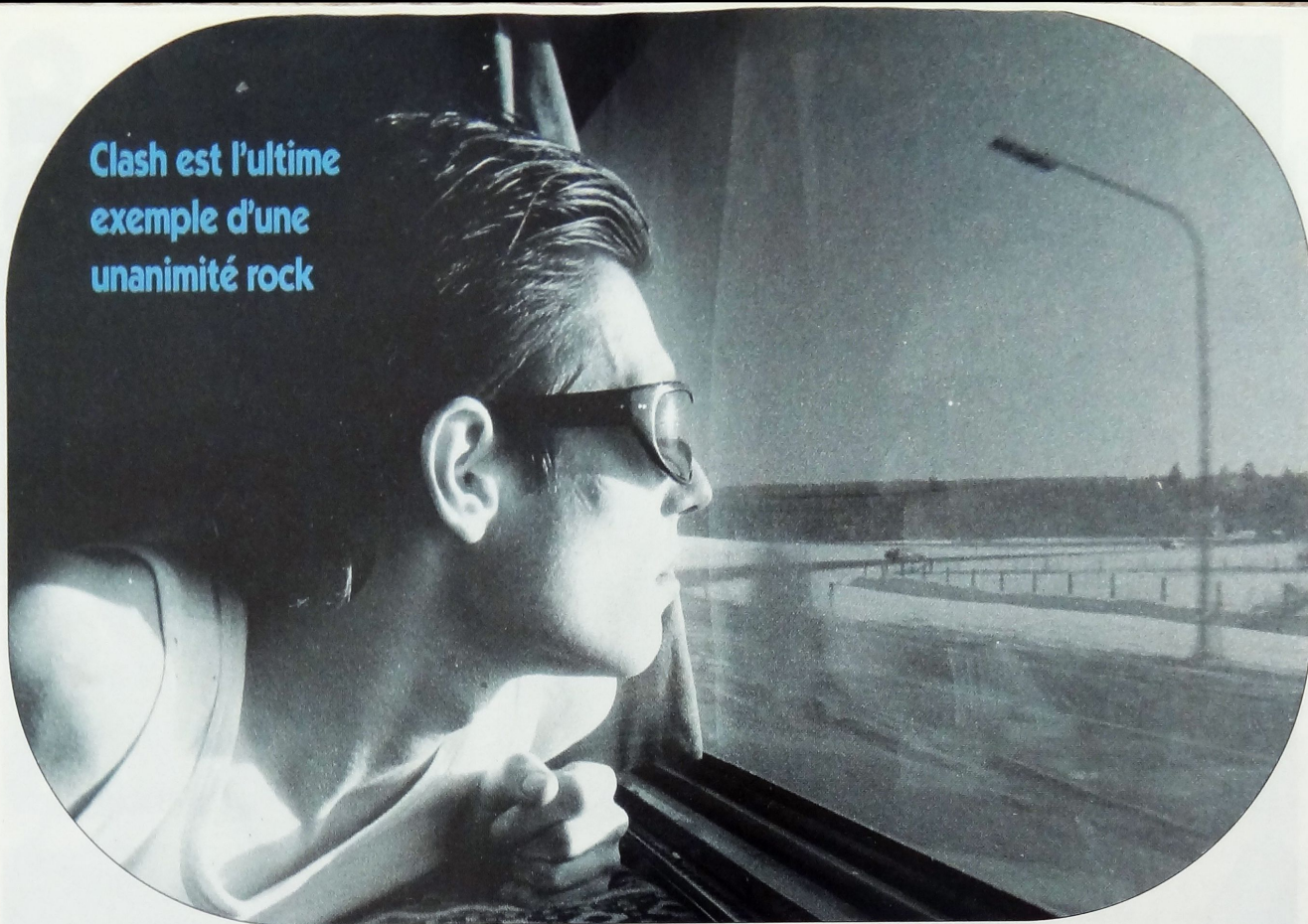
fut une bonne année pour Clash. Au cours de l'opération Tempête du Désert, les troupes du général Schwartzkopf fourbissaient leurs armes au son du drôlissime "Rock The Casbah". Grâce à la pub Levis "Should I Stay Or Should I Go" s'est vu catapulté à la cime des charts anglais. Et voilà que le millésime tirant à sa fin, Columbia sort ce "Clash On Broadway" coffret d'ébène 3 CD qui emprunte son titre à un projet de film avec Don Letts pour réalisateur et le passage du groupe en 81 au Bonds International Casino de New York pour matière. L'objet pour beau et soigné qu'il est (livret richement fourni en photos, articles "définitifs" de Lester Bangs et Lenny Kaye +

recueil des textes) reste quelque peu chiche au niveau des inédits (3 seulement et peu édifiants), se servant pour trame édicatrice du florilège de singles, E.P. et faces B qui fut essaimé entre Mars 1977 et Septembre 1982. Il demeure que Clash pèse encore d'un poids spécifique sur l'histoire du rock et sa disparition a laissé le genre mutilé d'un de ses plus vaillants commandos et à jamais diminué dans sa puissance de feu.

Quelqu'un qui ignorerait tout de Clash, et jusqu'à l'existence du mouvement musical, le punk, qui à la fin des années 70 en Angleterre propulsa ces quatre jeunes gens aux cheveux cisailés sur le devant de la scène, une pioche hasardeuse dans le sabot de leur répertoire ne ferait qu'ajouter à une confusion déjà passablement entretenue par l'intraitable soin apporté à leur

mise soldatesque. "Combat Rock", "London's Burning", "White Riot", "Tommy Gun"... De quoi s'agissait-il ? D'un ensemble de codes secrets dont aurait fait usage, afin de préserver l'ombre sur leurs agissements délictueux, quelque organisation terroriste versée dans l'attentat aveugle et l'exécution sommaire ? La grande vague terroriste déferlait alors sur l'Europe occidentale avec pour point d'orgue l'enlèvement et l'assassinat de Hans Martin Schleyer le patron des patrons allemands par la R.A.F., le même tarif appliqué en Italie au président de la démocratie chrétienne Aldo Moro par les Brigades Rouges et l'interminable cavale sanglante d'Action Directe qui tint la France en haleine en cette fin de giscardisme blafard. Il n'est pas totalement fortuit de voir cette ultime, cathartique et désespérée fièvre révolutionnaire se répandre violemment

Clash est l'ultime exemple d'une unanimité rock



BOB GRUEN

sur un continent ressemblant de plus en plus à un sarcophage d'idées mortes, rencontrer dans un énorme barouf de télescopage ferroviaire le rock de cette fin de décennie, improbable et fragile chimie entre une technique musicale sommaire (trois accords) et un esprit inné, instinctif pour la sédition, la rébellion et toutes ces pulsions abrasives qui ont pour finalité de chahuter l'ordre établi. Dire d'une musique qui, fait unique, était souvent le fruit de non musiciens, qu'elle enflamma l'imagination d'une génération au point que celle-ci se prit à rêver qu'elle détenait le pouvoir de changer le monde, peut sembler aujourd'hui, à l'ère du réalisme glacé, une fantaisie bien singulière mitoyenne de la plus incurable niaiserie. Et pourtant, nous eûmes ce culot. Et ceux qui renoncèrent d'emblée à cette utopie se sont privés du seul luxe accordé de fait à la jeunesse.

Clash réussit deux gageures musicales alors que personne ne daignait accorder le moindre crédit au mouvement : sortir le punk et son minimalisme étriqué de lui-même avec "London Calling", ses langages variés et son unité d'esprit, et triompher dans le métissage "roots rock reggae" avec notamment "Police & Thieves", "Bank Robber", "Amagiddeon Time"... choses en apparence insignifiantes mais qui donnèrent au groupe son statut de dernier rock band à vocation universelle. Après Clash ce fut la débâcle, la dispersion des idiomes, la dissolution dans les chapelles obscures et hémétiques de l'idiosyncrasie musicale. Clash est l'ultime exemple d'une unanimité rock.

SYMBOLES

Avec ses mots d'ordre peints au pochoir sur le bois des guitares ("CREATIVE VIOLENCE!" "STENGUNS IN KNIGHTSBRIDGE!") Clash, pour

avoir été le meilleur groupe de la planète pendant 5 ans, n'en demeurerait pas moins une jolie brochette de cow boys narcissiques, finalement à peine plus préoccupé par le sort de la révolution sandiniste que par le bon ton du foulard tissé par les adeptes de Sandino et tombant sur le cuir écaillé des bombers achetés au surplus de la police de New York. Homini rockus en look majeur. Beaux tels qu'ils s'affichèrent dans le "Before & After" d'Annie Leibowitz, ces clichés en noir et blanc où ils finissent d'obtenir la filiation putative de Brando, Jimmy Dean, Arthur The Rimb et Elvis The Pelvis. Dandys en boots Harley, Lewis Leather, indignés du sort des miséreux, préférant toutefois jongler avec les symboles de la révolte que de patauger dans les odes de la démagogie. Rockers! Bandants! Ce qu'il y a de pratique avec le rock'n'roll, et surtout celui de Clash (ou bien des Rolling Stones période "Street Fighting Man") c'est qu'il vous donne la sensation de la révolte, l'odeur des barricades, le son du chaos, il dépose en vous les germes euphorisants d'une conviction inaltérable, de celle qui accompagne le combat des forces de la vie sur l'opaque forteresse ("City Of The Dead") du monde raisonnable et obstinément bouché aux glissements des sens. Mais en même temps, il vous dispense de toute responsabilité politique. Les concerts du groupe étaient de véritables mini Mai 68 en huis clos tout juste menacés par la présence discrète d'un car de CRS réclamé par le bijoutier du coin. Au sortir de ces grandes cérémonies de rage consumée et de bonheur naissant, on était forcément convaincu qu'un pas décisif dans l'avènement d'un monde plus juste venait d'être franchi. Et on pouvait regagner, apaisés, nos "safe european homes". Et vu la force de combustion du groupe sur scène, il est évident

qu'il en était tout aussi persuadé. Voilà pourquoi la carrière de Clash n'a duré que 5 ans (et celle des Rolling Stones 30).

Le punk fut une gifle magistrale administrée à un rock business qui s'était convaincu de son infaillibilité. Or voilà qu'une horde de gueux mal savonnés en dépouilles quart monde venait mettre à mal ce potentat, avec une insolence et un pragmatisme "do it yourself" pour seule philosophie et unique technique. Momentanément décontenancé le rock bizz s'empressa de signer pour ne pas avoir à le regretter plus tard. CBS prendra Clash sous contrat et plus jamais l'industrie ne se laissera déborder. La promptitude qu'elle mit à s'engouffrer dans la brèche rap en atteste. Strumer & Co qui pour l'enregistrement du triple Sandinista avaient épuisé tous leurs avoirs et contractés de lourdes dettes, demeurent aujourd'hui encore débiteurs vis à vis de leur maison de disque. C'est l'une des raisons qui mènera celle-ci à la confection de ce coffret. C'est ce que Malcolm Mc Laren appelle le syndrome de muséification. L'industrie, faute d'avoir su développer de nouveaux artistes, en est réduite à faire du repackaging, à décongeler les restes d'excitation d'une époque révolue. Que Clash vienne à son tour à passer dans le four à micro onde du marketing rétroactif n'est pas plus inconvenant qu'autre chose. Sauf que Clash ce n'était pas que de la musique punk. Mais le rêve collectif qu'il suscita reste aujourd'hui insensible à tout rayonnement ionique. Ce coffret rappelle les mots du bistrotier de coron ex internationaliste dans "Germinal" de Zola : "Autrefois je vendais de l'espérance, aujourd'hui je vends de la consolation".

Francis DORDOR